

La fleur du désert, un conte de Julie Meylan – Feuille d’Avis de Lausanne
du 26 décembre 1927 –

Quand ils se rencontrèrent, l’aurore naissante venait d’éteindre l’Etoile au fond du ciel. Les chameliers avaient fait agenouiller leurs bêtes pour les délester du bât pesant, tandis que les esclaves noirs se hâtaient de dérouler, à l’ombre des tentes, les riches tapis aux couleurs vives. D’autres serviteurs préparaient les plateaux en argent surchargés de fine porcelaines où s’empilaient les confitures à l’essence de roses et les citrons juteux destinés aux maîtres.

Lassés par une longue nuit de voyage et désireux de trouver un peu de recueillement, ceux-ci s’étaient écartés pour quelques minutes de leur escorte bruyante. C’est ainsi que les trois mages firent connaissance à l’improviste au pied d’une dune, en plein désert.

Balthasar parla le premier :

- Soyez bénis ! fit-il lentement, avec cette voix profonde qui s’attarde sur les finales.

Melchior, que ceignait le haut turban pourpre des mages du sud, répondit :

- Puisse le chemin uni conduire les voyageurs à la réalisation du rêve !

Alors le jeune Gaspard, dont le visage est aussi rose que les glaciers de son pays quand le soleil les embrase au crépuscule, tressaillit vivement. Dans ses yeux clairs, embrumés de mélancolie, une flamme s’éveilla et avec un ton de reproche, il s’écria :

- Ne serait-ce qu’un rêve ?... Aurait-il fallu parcourir en vain plaines et déserts, braver la fatigue, lutter contre les fauves... L’Etoile ne serait-elle qu’un feu follet trompeur entraînant des insensés à la mort ?... Oh ! s’il en était ainsi !...

Avec un geste d’autorité paternelle, Balthazar posa la main sur l’épaule du jeune homme.

- Paix ! mon fils. Pourquoi de telles paroles en ta bouche ? Il ne faut pas douter. Là-bas, dans l’ouest lointain qui est ma patrie, la nuit s’est éclairée merveilleusement ; une lueur plus rose que l’aurore et plus belle que le grand soleil de midi, a gagné toute la plaine. Elle parut comme j’essayais vainement de déchiffrer l’inscription ancienne, celle que nos pères trouvèrent gravée dans le granit, au flanc de la montagne. Le rayon de l’étoile m’a livré le secret des mots mystérieux. Ils disent : « L’Enfant naîtra en Orient ! Aussitôt j’ai fait seller les chameaux, armer les guerriers porteurs de javelots qui accompagnent les esclaves gardiens des trésors, puis nous sommes partis pour aller voir le prince nouveau-né.

Gaspard écoute avec ferveur ; son âme passionnée et tendre frémit d’émoi en recueillant le message d’un inconnu rencontré au hasard d’une halte journalière.

- Ainsi donc, seigneur, fait-il avec timidité, vous suivez aussi l’étoile ?

- En pourrais-tu douter, enfant ? répond Melchior qui n’a point encore parlé jusqu’ici. Lorsque, du seuil de mon palais, je découvris cet astre nouveau, il me

semblait que l'œil de Dieu fouillait en mon âme jusqu'aux replis les plus cachés, et une voix secrète, plus douce que le bruit de la marée sur le sable, murmurait : « Abandonne tout ce qui t'est cher et avance par le chemin qu'indique l'étoile ! Que m'importe un prince nouveau-né dormant dans ses langes brodés. Pour moi je vais chercher la lumière ».

- Un enfant !... la lumière !... Ne serait-ce donc que cela ? murmure Gaspard, pensif.

- Et toi, mon fils, demanda Balthazar avec bonté, n'es-tu pas aussi en route comme nous ?

Avant de répondre, le jeune sage hésite ; un accès de timidité paralyse ses lèvres qui demeurent un instant muettes. Cependant, il triomphe de ce trouble momentané et réplique :

- Seigneur, près de vous je ne suis qu'un enfant ; que sais-je de la destinée ? Dans les brumes mélancoliques de nos plaines boréales, la vie est triste et les hommes égoïstes. Sans qu'ils le sachent, leur âme est morte parce qu'ils ne désirent rien de plus qu'une chasse heureuse et une cabane où le vent ne peut pas entrer. J'étais aussi comme les autres, seulement dans le ciel gris, une lueur a passé : ce n'était pas la froide aurore boréale qui s'éteint tout à coup dans la nuit ; la clarté nouvelle brillait comme une flamme vivante, plus chaude que la flambée des cônes résineux et des branches sèches dans l'âtre. Alors mon cœur glacé s'est mis à battre ; il appelle ; il désire !...

Je comprends, fait Balthazar de sa voie lente : « Tu vas chercher l'amour ! »

* * *

Après la sieste, quand les mages se retrouvèrent, Balthazar invita les deux autres à le suivre dans sa tente pour voir les trésors destinés à l'Enfant royal. Sur un signe du maître, les esclaves exhibèrent les coffrets précieux remplis de hochets en or massif sertis d'émeraudes et de rubis. Il y avait aussi de lourds colliers d'opales et d'améthystes, des bracelets finement ouvragés, une mignonne tiare constellée de diamants et le soleil, déjà bas sur l'horizon qui entraînait jusqu'au fond de la tente, mettait de rougeoyants reflets à tous ces bijoux.

- Quel splendeur ! murmura Gaspard, ébloui.

- Ce sont les bijoux de ma couronne, explique Balthazar. A un roi on ne peut présenter que des présents dignes d'un souverain ; mon offrande sera naturellement la bienvenue !

Le jeune mage blond étouffe un soupir et l'arc de ses lèvres s'abaisse, donnant au visage encore enfantin une expression de tristesse qui fait peine à voir.

Le brun mage du Midi, Melchior, n'a point l'air soucieux et d'un ton satisfait, demande :

- Ne voulez-vous point passer aussi chez moi, car il s'y trouve comme ici mes présents pour le nouveau-né !

Sous la tente aux draperies lourdes, les esclaves disposent les amphores d'albâtre à long col et dans l'air chaud, une senteur fine évoque les jardins plantés de roses et d'orchidées.

Ces parfums, fait Melchior, sont l'haleine de mon pays du sud que baigne la vague tiède de la mer. C'est la prière de nos plaines brûlées par le soleil et ivres de lumière !

- Ivres de lumière ! répète avec étonnement Gaspard, et pourtant vous allez en chercher une nouvelle...

- Enfant ! Ne sais-tu pas que la nôtre s'évanouit sous les voiles des tempêtes ? J'offrirai mes parfums à celle qui ne s'éteint jamais !

- Et maintenant, mon fils, fait Balthasar, tu vas aussi nous montrer tes richesses.

Le jeune mage rougit jusqu'à la racine de ses blonds cheveux et une larme indiscreète embua son œil clair.

- Hélas ! seigneurs, nos marais glacés du nord sont arides et presque inhabités. Je ne possède ni riches bijoux ni baumes précieux. Sans argent, ni escorte, je suis parti, ne songeant qu'à l'étoile...

- Mais ta caravane, enfant ?

- Ce sont des inconnus rencontrés au hasard du voyage. Ils me suivent, curieux pour voir seulement ce qui surviendra !

Mais alors, quand nous arriverons chez le roi nouveau-né, tu n'auras rien à lui offrir ! objecta Balthasar avec une nuance de commisération. Veux-tu choisir dans mes écrins un jouet en argent ? J'aurais grand pitié de te voir là-bas avec les mains vides.

Gaspard secoua la tête en un geste de refus puis, entrouvrant son long burnous, il montra là, tout près de son cœur, retenue dans les plis de l'étoffe, une minuscule amphore remplie de terre. Une anémone y est plantée et la fleurette blanche épanouit sa corolle gracile.

- Ce sera mon offrande, fait le jeune mage en caressant du doigt une feuille veloutée ; je l'ai trouvée en plein désert, poussant au pied d'un rocher. Avec tendresse je la soigne, partageant avec elle la ration d'eau journalière et la préservant du simoun qui dessèche ou du soleil trop brûlant. Elle sent bien que je l'aime et ce sera comme un peu de mon cœur que je donnerai à l'enfant !

- Rêveur ! fait Melchior, narquois. Pourquoi t'embarrasser de cette herbe inutile ? N'y a-t-il pas, dans les jardins de l'Orient, des roses mille fois plus belles que cette misérable anémone ?

Sans répondre, les deux vieux mages haussent les épaules. Ils ont grand pitié de leur chimérique compagnon.

* * *

En voyant l'étoile s'arrêter au-dessus de l'hôtellerie, Balthazar et Melchior furent un peu déçus ; ils avaient espéré quelques palais féerique entouré d'une garde imposante. L'étable rustique, le mugissement des bœufs, les pâtres couverts de peaux à peine tannées leur causèrent une fâcheuse surprise. Cependant leur confiance en l'étoile demeurait si grande qu'ils reprirent courage.

- Où se trouve le nouveau-né ? demanda Balthazar à une servante qui revenait du puits. Sans lâcher la cruche pleine, la jeune fille indiqua du geste l'étable ouverte :

- C'est là ! fit-elle.

Alors les trois mages sont entrés. Melchior marche le premier ainsi qu'il convient aux gens âgés ; il porte l'amphore d'albâtre fin qu'il dépose devant la crèche. Le parfum des aromates emplît soudain toute l'étable, mais l'enfant, couché sur la paille, n'a pas l'air se s'en apercevoir, car avec ces gauches mouvements des tout petits, il continue à jouer en agitant en l'air ses frêles doigts roses.

Balthazar, ayant ouvert ses coffres, il fait miroiter les gammes des hochets, mais il ne parvient pas à éveiller l'intérêt du nouveau-né dont les yeux regardent fixement les poutres grossières du plafond où les araignées filent leurs toiles. Dépité par son insuccès, le mage tente un nouveau moyen et passe un bracelet au poignet de l'enfant, mais avec un brusque mouvement, celui-ci dégage son bras et le bijou précieux s'en va rouler comme une misérable ordure sur le plancher de l'étable. Secrètement irrité, Balthazar n'insiste pas davantage et remet les beaux écrins à Marie.

- Alors Gaspard, qui se tenait humblement en arrière, s'est avancé ; lentement, il s'agenouille près de la crèche et se recueille quelques minutes. Ses lèvres remuent pour une prière silencieuse et les longues boucles blondes font à l'adolescent comme une auréole de carté. Le nouveau-né, indifférent tout à l'heure, vagit tout doucement en regardant Gaspard. A ce moment celui-ci écarte son burnous, sort la blanche fleur du désert et, avec d'infinies précautions, comme s'il se fut agi d'un être vivant, il la dépose au bord de la crèche.

Or l'enfant, qui avait dédaigné les offrandes précieuses, s'est mis à sourire et avec un geste adorable, il a tendu ses petits bras au pauvre mage Gaspard !...

Julie Meylan